

J'ai lu dans leurs traits qu'ils mouraient de faim. Je les ai invités à partager notre repas. Va les prévenir que je les attends. Tu les trouveras sur la place, où ils recueillent quelque aumône pour continuer leur voyage.

Roch se disposait à obéir. Le vieillard l'arrêta.

—En même temps, dit-il, tu passeras chez Gil, le marchand de tabac, et tu lui demanderas si le payeur est venu.

—J'y cours.

—Attends. J'oubliais le plus important. Tu iras chez don Gaspard, et tu lui diras que j'ai besoin de lui parler le plus tôt possible.

—J'irai d'abord chez l'alcade.

—Oui, cela vaudra mieux.

Roch partit. Le curé continua à arpenter le jardin. Puis il rentra dans la maison et s'assit à une table, ouvrit son bréviaire et commença sa lecture accoutumée. Peu à peu il s'absorba si profondément qu'il ne s'aperçut point de la présence de Marie.

Il y eut un long silence. Le vieillard n'aurait probablement pas été arraché de longtemps à sa rêverie, si la jeune fille n'avait poussé un long soupir.

—Qu'as-tu, Marie ? dit-il avec attendrissement.

—Rien, mon oncle, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

—Tu te caches de moi, mon enfant, cela n'est pas bien. Mais tu sais mal dissimuler. Ta rougeur et tes larmes te trahissent.

—Eh bien, oui, je souffre, je suis malheureuse.

—Pourquoi ?

—Diégo va partir pour l'armée.

—Je ne désespère pas de le sauver.

—Vous l'avez vu, mon oncle, vous lui avez parlé, que vous a-t-il dit ?

—Si tu me promets de ne plus déguiser ta pensée, je t'annoncerai une bonne nouvelle.

—Laquelle ? Parlez vite, mon oncle.

—Diégo s'humanise, il comprend ses torts, il les reconnaît, je crois, devant son père ; leur réconciliation me semble prochaine.

—Dieu vous entende, mon oncle ; mais don Gaspard...

—Don Gaspard sera ici dans quelques instants. Avec l'aide de Dieu je le convaincrai.

—Et alors ?

—Oh ! quand le fils se sera jeté dans les bras du père, quand ils auront échangé le baiser de paix, ce qui restera à faire sera simple et facile. Don Gaspard est riche ; il n'a qu'à ouvrir sa caisse pour y trouver tout l'argent qu'il lui faut. Il montera à cheval. En deux heures il sera à Salamanque, il y trouvera des agences de remplacement, et le soir même tout sera réglé.

—Ah ! s'il en était ainsi !... Mais encore se peut-il que les choses tournent autrement. Si Diégo part...

La jeune fille baissa les yeux et joua distraitement avec la pointe de son tablier.

—Si Diégo part ? interrogea machinalement le vieillard.

—Non, cela ne se peut pas, s'écria-t-elle ; n'est-ce pas, mon oncle, que cela ne se peut pas ?

—En effet.

Ils se turent, comme s'ils n'eussent trouvé aucune objection à ce qui était leur plus intime désir.

—Pourtant, dit l'abbé en hochant la tête, après avoir longtemps réfléchi, si Gaspard s'obstine, si le sergent revient avant la réconciliation, il faudra que Diégo le suive. Que faire alors ?

—L'empêcher de partir.

—L'empêcher... l'empêcher... il n'est pas toujours commode de tout empêcher. Sans doute nous devons faire pour notre prochain ce que

nous ferions pour nous-mêmes, mais quand les choses se compliquent... alors... alors...

Le curé cherchait un mot qu'il ne trouvait pas. Mais comme il voyait Marie pleurer :

—Allons, dit-il, ne te désole point. Entre la coupe et les lèvres il n'arrive pas toujours un malheur. Chassons ces idées noires. J'ai besoin de tout mon sang-froid pour venir à bout de don Gaspard ; si nous continuons à donner cours à nos frayeurs, je ne saurai plus que dire au moment décisif, et tout sera perdu. Sèche donc tes larmes et parlons d'autre chose. T'ai-je annoncé que nous avions deux convives aujourd'hui ?

—Deux convives ?

—Oui.

—Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt, mon oncle ?

—Je l'ai oublié.

—Mais...

—Et bien ?

—C'est que nous avons un bien maigre repas.

—Qu'importe ? Ils ne seront pas difficiles. Tu improviseras un en-cas.

—Cela me sera impossible.

—Pourquoi ?

—Il ne nous reste rien.

—Comment ! Hier, j'ai vu l'armoire pleine.

—C'est vrai, mon oncle, mais ce matin vous m'avez demandé de servir un bon déjeuner au sergent avant son départ, et...

—Et dans l'armoire il n'y a plus que des rayons vides ?

—Non, mon oncle, nous avons encore du pain.

—Un, mon enfant.

—Un ? et l'autre ?

—L'autre... je viens de le donner à l'instant à Marta.

—Un pain ne saurait suffire pour faire dîner cinq personnes. Or, comme nous n'avons pas d'argent, et que nous ne prenons rien à crédit...

—Attends, mon enfant, dit le vieillard en cherchant dans sa poche. J'ai... ou j'avais une peseta, dit-il en retirant sa main vide.

—Vous l'avez donnée aussi, mon oncle ?

—Oui, mon enfant ; j'ignorais notre propre besoin. Mais il nous reste la poule, va la prendre.

—Vous oubliez, mon oncle, que vous me l'avez fait porter, il y a huit jours, à la vieille Petra, quand elle était si malade.

—Je ne m'en souvenais plus. Mais nous nous alarmons sans motif. Roch est allé chez le payeur, il va revenir.

—Et si on ne le paie pas...

—Si on ne le paie pas ?... Pourquoi ne le paierait-on pas ? Te voilà bien toujours avec tes appréhensions.

N'a-t-on pas dit, mon oncle, que, par ces temps de guerre, le gouvernement ne pouvait répondre de rien ?

—Oui... mais... nous ne pouvons rien décider avant le retour de Roch. Il faut attendre.

—Soit.

—J'ai une idée. Combien serons-nous à table.

—Six.

—Non, quatre.

—Comment ?

—Je n'ai pas faim et Roch ne mangera pas.

—Pourquoi ?

—Il aura mangé en route. Quant à moi, je suis un peu indisposé, et le jeûne me fera du bien.

—Mais, mon oncle, à votre âge, vous avez besoin de régime.

—J'ai passé bien des jours sans rien prendre par devoir, mon enfant ; jeûner une fois de plus ne saurait me nuire.

A ce moment, Roch apparut sur le seuil de la porte.

—As-tu fait toutes mes commissions ? demanda le vieillard.

—Toutes, monsieur le curé.

—Don Gaspard ?

—Il m'a reçu fort mal, mais, à la fin, il a promis de venir.

—Et les pauvres ?

—Ils me suivent. Je les ai laissés sur la place avec le vieux Perez, qui doit venir prendre congé de vous.

—Prendre congé ?

—Oui, il va aux eaux, grâce à la collecte.

—Ah !... Et le payeur ? l'as-tu vu ?

—Oui.

—T'a-t-il payé ?

—Oui.

Le visage de l'abbé Juan s'illumina.

—Tu as rapporté l'argent ? dit-il vivement.

—Le voici, monsieur le curé.

Et le sacristain agita un sac qui rendit un son métallique.

—Donne, dit l'abbé en tendant la main.

Et se tournant vers Marie :

—Tu vois bien, mon enfant, qu'il ne faut pas douter de la miséricorde divine, ajouta-t-il.

—Oui, mon oncle, et son aide nous était bien nécessaire.

—Dépêchons-nous de tout régler avant l'arrivée de don Gaspard, parce que je désire lui parler sans témoins. Mets l'argent dans la commode, Roch ; et toi Marie, prends de l'encre et du papier, que nous fassions les comptes. La cure est pauvre, le casual ne produit guère. A Madrid, on nous a supprimé d'un trait de plume la *congrua*, je ne sais pourquoi ; en sorte que par ces temps de malheur et de guerre où nous vivons, il nous reste tout juste la *res angusta domi*. Mais je ne saurais oublier que je suis prêtre, que les pauvres sont mes enfants, mes ouailles, et que je leur dois, comme saint Martin de Tours, la plus belle moitié de mon manteau.

Roch avait serré l'argent. Marie avait apporté l'écritoire et s'était assise à la table.

—La nappe de l'autel à besoin d'être renouvelée, mon oncle, dit-elle, et nous devrions orner l'église pour la fête prochaine.

—Songeons d'abord aux pauvres. Écris. Dix réaux à Marta, dont le mari Pablo est alité. Dix à chacun des deux pauvres que nous attendons. Six à Perico, que j'ai vu ce matin sans souliers.

—Vous oubliez, monsieur le curé, que vous n'avez eu à toucher que douze douros pour le mois écoulé.

—Eh bien, douze douros, mon bon Roch, n'y a-t-il pas de quoi satisfaire tout le monde ? Il en restera toujours assez pour nous. Il ne faut pas que nous soyons égoïstes.

Roch se tut.

—Continue d'écrire, Marie, dit l'abbé. Deux livres d'huile pour la Vierge de la Vallée, à deux réaux par livre, total quatre réaux. Deux livres de cire pour l'autel, douze réaux. Trente cuartos que nous devons à Jérónimo pour avoir réparé mes souliers, les tiens, Marie, et ceux de Roch. Trente-six cuartos que j'ai promis de payer à l'apothicaire pour les médicaments qu'il a fournis à Bablo... cinq...

—Et nous ? demanda Roch en interrompant ce calcul.

L'abbé Juan eut un moment d'impatience.

—Voyons le compte, dit-il.

—Six et quatre dix et deux douze et huit vingt ; je pose zéro et retiens deux et un trois et deux cinq et un six : total soixante réaux.

—Reste neuf douros, c'est-à-dire six réaux par jour qui nous permettront de vivre en princes.

—Mais nous sommes quatre, mon oncle.

—Quatre ?

(A suivre.)